

Tracer une destination commune à travers la poésie d'Yves BONNEFOY : De l'investigation intérieure à la parole de la présence

Sofia BENJELLOUN-TOUIMI
CRMEF, Errachidia, Maroc
Docteure en littérature

Résumé : La poésie est l'art de l'impensé et de l'inédit, elle dépeint l'œuvre de l'humanité en mettant à l'honneur des perspectives liées aux contingentes possibilités de l'existence et à certaines modalités du développement durable. L'écriture de Bonnefoy s'inscrit donc dans ce paradigme, elle engage des considérations esthétiques et phénoménologiques qui interrogent la responsabilité de l'être envers son devenir et envers son monde environnant. En faisant osciller le texte entre le littéraire et l'extra-littéraire, l'exercice de la méditation auquel se livre l'activité créatrice donne libre cours au discours métalinguistique qui fait parler le monde et les choses. En problématisant le rapport qui unit l'homme à son extériorité, le poète fait du poème-terre un moyen permettant l'investigation intérieure. Ce mode de conscience prête les sens à un univers enfermé dans la cécité du matérialisme en instaurant un climat d'échange entre l'esthétique et l'expressif.

Keywords: being, otherself, finitude, fulfillment, conceptualisation

Abstract: Poetry is the art of the unthought and the unprecedented; it depicts the work of humanity by highlighting perspectives related to the contingent possibilities of existence and certain aspects of sustainable development. Bonnefoy's writing thus falls within this paradigm; it engages in aesthetic and phenomenological considerations that question the responsibility of being toward its becoming and its surrounding world. By oscillating the text between the literary and the extra-literary, the meditative practice of creative activity allows for a metalinguistic discourse that makes the world and things speak. By problematizing the relationship between man and his exteriority, the poet turns the poem-land into a means for inner investigation. This mode of consciousness lends the senses to a universe trapped in the blindness of materialism by establishing a climate of exchange between the aesthetic and the expressive.

Mots-clés : Être, autrui, finitude, épanouissement, conceptualisation.

« Seul ce qui vit plein d'âme peut remplir sa destination essentielle. » (Heidegger, 1976 :65)

L'épanouissement et la prospérité d'un groupe social repose sur un modèle de développement qui encourage l'engagement actif dans l'éclosion de l'être. La démocratisation de la manière dont chacun crée et de se recrée au sein de son propre entourage peut se réaliser à travers la poésie, cet art qui puisse les ressources de la langue pour « réformer des formes pauvres de soi » (Yves Bonnefoy, 2015 (b) :43).

La poésie contemporaine condense en elle les domaines de l'investigation de soi et de la guérison collective⁸⁶ (Sofia Benjelloun-Touimi, 2022 : 143-157, No11-12). La pratique littéraire

⁸⁶ En 1946, Lucie Guillet publie son livre fondateur intitulé *La Poéthicothérapie*, chez Jouve et Cie. Dans un article que nous avons publié dans la revue « *Les cahiers Linguaték* », nous avons expliqué que la lecture de la poésie de Bonnefoy peut avoir des vertus thérapeutiques inestimables.

ne se contente pas de réaliser de simples acrobaties esthétiques qui restent confinées dans la carrure de la forme, sa prétention à embrasser les abysses profonds de l'humain outrepassa le simple souci qui porte sur les variations ornementales de la langue pour mettre sur scène des interrogations relatives à la crise du sujet. La littérature de l'après-guerre a hébergé en son sein un ensemble de poètes français qui continuent à enrichir la scène littéraire jusqu'à cette dernière décennie. Nous citons à titre d'exemple René Char, Philippe Jaccottet (qui est décédé en 2021) et Yves Bonnefoy (mort en 2016). Ces auteurs ont su trouver un barycentre entre la vulnérabilité de l'existant et la douce quiétude intérieure à laquelle aspire l'humanité en manifestant une appétence pour la mort poétique et leur « *dévotion à l'Unique* » (Heidegger, 1976 :42). Leurs écrits donnent lieu à une parole communiant qui s'insurge contre toute forme d'agression symbolique, ou bien contre toute expression liée à l'effacement de l'Être, afin de faire éclater la dimension transcendante de la parole.

Yves Bonnefoy tente de résoudre l'énigme de l'existence en s'insurgeant contre les idéaux. Il célèbre le débordement de la littérature en proposant certains moyens de découvrir et de se découvrir. L'esthétique du bien-être qu'il célèbre ne se laisse pas leurrer par l'idéalisme antique inspiré par la philosophie platonicienne, ou bien encore par la magie du sensible que célèbre Hegel en tant qu'une des figures de la philosophie moderne. Le jaillissement de l'être par la parole ou bien son éclosion se réalise par la réconciliation avec sa propre nature et avec ses imperfections.

Partant de ces constats, nous essayerons dans le présent article d'expliquer comment la découverte de l'intériorité permet à l'être de se réconcilier avec sa finitude et d'assurer sa présence. A partir d'un point de vue phénoménologique, nous articulons notre travail autour de deux axes distincts. Premièrement, Nous montrerons que la poésie peut dépeindre des possibles qui favorisent l'investigation de soi ; et nous tenterons, deuxièmement, d'établir un rapport significatif entre l'attrait par la finitude et la présence.

1. La poésie comme investigation intérieure du moi

1.1. La parole face au désenchantement du monde

Depuis l'époque antique, la détresse faisait couler l'encre de plusieurs penseurs et écrivains. Si la vision platonicienne tentait de déchiffrer le mystère de l'insuffisance à travers des travaux de cognition qui tendent vers une dialectique ascensionnelle, d'autres pratiques étaient touchées par l'irrationnel. Certains grecs avaient tendance à visiter les Temples d'Esculape (l'un des dieux de la médecine) ou bien la grotte qui se situe à Cos (le berceau d'Hippocrate et de son école), au moment où certains avaient un penchant particulier pour les méditations stoïques, motivés par le désir d'atteindre un niveau élevé de la discipline intérieure et de la maîtrise de soi.

Depuis le XIXe siècle, le désenchantement du monde chez l'homme moderne revient à la scène littéraire et philosophique, il constitue l'un des horizons majeurs de la pensée ontologique. Heidegger parle d'une période où le mot perdait sa pesanteur et ses attraits, notamment par l'effet frustrant des émotions négatives suscitées par les désastres de la deuxième guerre mondiale. Il inspire Bonnefoy qui tente de concorder le « *faire-venir* » (Heidegger, 1962, p.44) de son œuvre avec le « *faire-venir* » de l'étant afin de rendre la parole « *parlante* » (Heidegger, 1976 :32). « *L'essence créatrice* » (Heidegger, 1962, p.44) vise donc à rénover le sens de la vie et de la poésie en disséminant les résidus du passé. Le poète écrit dans *Dans le leurre du seuil* :

La campagne alentour était déserte,
Nous n'entendions que respirer la terre
Et grincer la chaîne du puits, cause du temps
Qui retombait du seau comme trop de ciel.
Nous travaillons ici ou là, dans de grandes salles,
Nous ne parlions que peu, à voix rouillée
Comme on cache une clef sous une pierre. (Yves Bonnefoy, 1978 : 322)

Bonnefoy se présente comme un voyageur en poésie, il débarque dans une phase révolue de sa vie et soulève le voile sur les tensions vécues. Il projette dans son écriture des images qui ont subi l'outrage du temps, là où le vide, le silence et la solitude faisaient rang parmi les évidences du quotidien. La retombée d'un seau fait événement et marque les esprits dans l'univers du non-événement. Seuls le sifflement du vent et le grincement de « *la chaîne du puits* » faisaient écho dans le monde de l'écrivain, un monde sans voix, déserté par les vibrations, là où l'incident le plus anodin électrise l'environnement, y compris la société hibernale. En réalité, ce désœuvrement, empreint de désagrément, a levé le voile sur la vulnérabilité de l'être et sur l'absurdité de l'existence. L'insuffisance est articulée à travers la réduction du vivre-ensemble à un simple croisement des regards ou bien à la production d'une « *voix rouillée* », marquée par un timbre terne. C'est ce qui ramène à l'avant-scène le renoncement à « *la totalité* » et à « *la transcendance* » comme l'explique Lévinas dans *Totalité et infini* :

Le discours, du fait même qu'il maintient la distance entre moi et Autrui, la séparation radicale qui empêche la reconstitution de la totalité, et qui est prétendue dans la transcendance, ne peut renoncer à l'égoïsme de son existence ; mais le fait même de se trouver dans un discours, consiste à reconnaître à autrui un droit sur cet égoïsme et ainsi, à se justifier. L'apologie où le moi à la fois s'affirme et s'incline devant le transcendant, est dans l'essence du discours. (Lévinas, 1971 :29)

Le discours se présente comme un espace où l'égoïsme de l'existence et la transcendance font bon ménage. La présence de soi à soi ouvre une fenêtre sur le monde de l'autre sans y plonger directement. Dans ce cadre, il s'avère nécessaire de maintenir la distance entre l'identité et l'extranéité, et de réguler cette zone en permanence, c'est ainsi que le locuteur peut atteindre la totalité au cœur même de son essence. En parallèle, Levinas explique que l'absence de toute communication peut être un signe annonciateur de la déficience intérieure, une vulnérabilité qui découle directement d'un déséquilibre entre l'affirmation personnelle et la reconnaissance de l'Autre. La crise existentielle vécue à l'époque a brisé le pont dialogique qui existe entre les individus en condamnant chacun à se confiner dans son propre ilot intérieur et à dissimuler la fragilisation de son identité « *comme on cache une clef sous une pierre* ». La comparaison entre « *la clef* » et la négociation de soi résulte de la relation établie entre cette expérience existentielle et la magie de l'ouverture.

Des séquences narratives empreintes de souffrance traversent l'écriture de Bonnefoy pour rendre hommage à des personnes qui ont vécu la grande déchéance du mot. Le « *moi* » poétique, ramassé dans son ipséité, sort de la carrure esquissée par les mots « *soi* » et « *nous* » pour être relégué à l'absence. Il est substitué par le pronom personnel « *ils* » comme nous pouvons remarquer dans *Les Planches Courbes* :

Ils ont vécu au temps où les mots furent pauvres,
Le sens ne vibrât plus dans les rythmes défaits,
La fumée foisonnait, enveloppant la flamme,
Ils craignaient que la joie ne les surprendrait plus.

Ils ont dormi. Ce fut par détresse du monde
Passaient dans leur sommeil des souvenirs. (Yves Bonnefoy, 2015 (a) :375)

Ce poème pleure les éclats d'une mémoire cendreuse, broyée par les désastres de la guerre et marquée par la symphonie du vide, du malheur et de l'absence. Cette période de disette et de crise condamnait les rythmes à la défection. Aucune vibration, aucun rythme, aucune joie ne réveillait les pans palpitants des vies révolues. L'estompement des liens entre les individus mettait en place un monde meublé de désagrément et traçait les lignes de la déperdition de l'être, de soi et de l'autre.

La temporalisation de la trace mnésique relative à cette misère est exprimée par la projection de la crainte dans des horizons incertains « *Ils craignaient que la joie ne les surprendrait plus* ». L'usage du futur dans le passé n'exclut pas le devenir de l'homme contemporain. La peur de la détresse reste permanente parce qu'elle peut trouver un écho assourdissant au sein du monde actuel. Cette forme de mélancolie est susceptible d'étouffer, à tout moment le souffle de la poésie et de détourner l'homme aussi bien de la lumière qui jaillit des mots que du souffle existentiel qui traverse le fleuve des signes.

Le drame ontologique affectait le drame linguistique, « *les mots furent pauvres* » et « *les rythmes défaits* ». La défaillance verbale, qui annonce la « *pauvreté* » des mots, est compensée par les vertus du « *sommeil* » ou bien par les bons « *souvenirs* » positifs qui ont un pouvoir rédempteur. En effet, le monde onirique semble être une intelligence augmentée de la réalité. Cette puissance, qui fait effraction dans ce qui est fixe, libère l'être de la situation broussailleuse où il est impliqué pour l'emporter vers l'ailleurs ou bien vers « *l'arrière-pays* »⁸⁷ (Yves Bonnefoy, 1990 :15-16) . Elle tache de transposer l'existant dans ce qu'appelle Bonnefoy le « *second degré de l'intensité ontologique* » (Yves Bonnefoy, 1990 :15-16) là où les idées échappent à l'inspection du vrai, de l'ordre et de la rigueur. Le malaise dissipe donc face aux résonances qui émanent des mots et des pensées, créant ainsi un espace libre où germent les plus belles expressions de la poésie. A travers ce parcours, le poète essaie d'exhumer le sublime de la vérité, il transforme la souffrance en une quête de sens, en offrant ainsi à l'individu la possibilité de transcender ses angoisses et l'opportunité de renouer les liens avec sa facette intérieure.

Si la parole non parlante est dévorée par le non-sens et par l'absurdité de l'existence, elle peut tout de même se racheter en frôlant les limbes de l'imaginaire. Le faux semblant enveloppe « *la flamme* » de la vérité⁸⁸ (Martin Heidegger, 1962 :37) dans laquelle se dissimule l'« *être à découvert* » (Martin Heidegger, 1962 :36) afin d'éclater des limites du possible. L'individu peut donc se découvrir en faisant affront aux démons intérieurs qui résident dans son intériorité. En effet, les chaînes de l'impuissance peuvent être descellées pour préparer l'être à accueillir le contingent.

La poésie de Bonnefoy se présente donc comme un dire-refuge qui permet à l'être vulnérable de visiter les impasses les plus invraisemblables afin de mieux êtreindre la réalité,

⁸⁷ Dans Entretiens sur la poésie, Bonnefoy dit : « J'avais depuis longtemps désiré pour mieux comprendre cette obsession des images, désignatrices d'un arrière-monde, partir d'une hantise que j'ai connue, que je subis quelquefois encore, celle d'un arrière-pays, d'une terre au-delà de l'horizon : lieu de vie que l'on aurait pu rejoindre –je souligne ce conditionnel- si on avait pris l'autre chemin, au carrefour. Arrière-pays, en ce sens, et image, au sens que j'ai donné à ce mot, et qu'illustrent bien, par exemple, les grands paysages de Poussin, avec ces beaux monuments là-bas, sur le ciel, ont ceci de commun qu'ils retiennent l'un comme l'autre les aspects les plus immédiats, les plus concrets de la terre, et les portent pourtant à un second degré de l'intensité ontologique ».

⁸⁸ La poésie ne cherche pas « la vérité de l'essence », mais « l'essence de la vérité » Unverborgenheit ? Celle-ci peut inclure la subjectivité, les croyances et la non-vérité.

elle invite à dépasser les capacités ordinaires pour accéder aux sens tacites de l'existence. Par sa capacité à agir sur « *le monde des choses et les choses du monde* » (Martin Heidegger, 1962 :32), elle cultive la topique de l'épanouissement en révélant les dimensions les plus intimes et les plus précieuses de l'expérience plurielle.

La désincarnation de l'identité effective permet de se livrer à une identité imaginaire ayant un caractère globalisant. Le système référentiel relatif au pronom « *je* » n'est pas condensé dans l'œuvre au niveau de la personne du poète, il s'étend vers l'autre pour saluer le sens de l'altérité. Dans son essai intitulé *Entretiens sur la poésie*, Bonnefoy affirme : « *Nous disons je, nous gérons grâce d'abord à ce mot, notre existence et parfois celle des autres* » (Martin Heidegger, 1962 :186). Le sujet poétique se fait, par son « *énormité* »⁸⁹ (Martin Heidegger, 1962 :49) un être universel, fait à l'image du monde, ce tout unitaire qui invite à l'union, à la réconciliation avec soi-même et avec l'autre. L'éclatement du « *soi* » monolithique rappelle l'esthétique des Temps modernes qui s'élève contre tout schéma littéraire doxologique, le tracé pluriel acquiert du sens à travers la fusion de l'imagination narrative et le souci du vrai, il laisse également une place de choix à une écriture où fusionnent le narratif et le poétique. Si le plaisir de raconter s'impose au poète par la volonté de construire une genèse qui donne vie au texte, le dire poétique lui sert d'« *éclaircissement* »⁹⁰ (Martin Heidegger, 1962 :41).

Au moment où l'homme grégaire se perd dans le vertige de l'inessentiel, le poète manifeste un attrait bien particulier pour les essences et considère les voix intérieures comme une pure altérité, c'est ainsi que l'inter-humain dépasse chez lui toute subjectivité, et que le soi peut être appréhendé dans sa dimension plurielle. La confrontation à ses propres limites et l'appropriation de ses angoisses peut déboucher vers une libération émotionnelle qui se réalise à travers « *le cri* ». Yves Bonnefoy écrit dans *Hier règnant désert* :

Et vois, tu es déjà séparé de toi-même,
Toujours ce même **cri**, mais tu ne l'entends pas,
Es-tu celui qui meurt, toi qui n'as plus d'angoisse,
Es-tu même perdu, toi qui ne cherches pas ? (Yves Bonnefoy, 1978 :120)

La séparation entre l'être et soi se présente comme étant le destin infaillible de tous les existants. Ce dessaisissement de l'essence condamne tous les vivants à mener une quête perpétuelle vers leur propre vérité et fait jaillir, par le biais de la question rhétorique, l'un des versants existentiels les moins irrévélés. Ce cheminement, marqué par la nécessité de naviguer dans les ténèbres de l'angoisse, devient ainsi un parcours de transformation qui est animé par le cri, un cri sourd, un cri imperceptible par les autres. Celui-ci clame une lutte incessante face aux contradictions et aux défis de l'existence. C'est à travers cette quête perpétuelle que l'être peut réunir les fragments épars de soi.

Cette forme de « *rassemblement* », telle qu'elle a été définie dans le recueil poétique *Dans Le leurre du seuil*, élargit la marge de flexibilité relative à certaines significations pour

⁸⁹ L'énormité ou bien (das Ungeheuer), signifie selon Heidegger, l'hors norme, elle « *fait éclat, faisant éclater ce qui jusqu'ici paraissait normal [afin de] transformer nos rapports ordinaires au monde et à la terre* » (Martin Heidegger, 1962 :49)

⁹⁰ Ce terme est emprunté à Heidegger qui pense que l'éclaircissement a un rapport avec le dévoilement de l'essence de la vérité dans l'œuvre littéraire. Ce penseur explique que « *L'appartenance de l'être-créé à l'œuvre ne peut être mise en lumière qu'à partir d'un éclaircissement encore plus original de l'essence de la vérité* » (Martin Heidegger, 1962 :41).

chercher ce qui peut être mieux adapté au bien-être de l'humanité. Nous lisons dans Du mouvement et de l'immobilité de Douve :

« Non, ne démembrer pas
Mais délivre, et rassure. « Écrire », une violence
Mais pour la paix qui a saveur d'eau pure.
Que la beauté,
Car ce mot a un sens, malgré la mort,
Fasse œuvre de rassemblement de nos montagnes[...] » (Yves Bonnefoy, 1978 :328)

Le « *rassemblement* » en poésie peut être lu, non seulement comme « *une faute* » (Jean Cohen, 1966 :13) ou bien comme « *un écart* » (Jean Cohen, 1966 :13) par rapport à la norme, il devient une forme de « *violence* » verbale qui détruit la part conceptuelle du signe pour atteindre son essence et sa pureté, comme si la vraie substance du mot était révélée par la lumière du sibyllin et de l'impensé.

Le poétique trouve donc sa raison d'être dans le saisissement de l'enfoui ou bien dans les pensées dissimulées derrière la matière sonore. Cette forme de débordement peut être considérée à la fois, comme un moyen qui « *rassure* » et comme un support qui « *délivre* » ; elle dévoile ce que les outils conceptuels n'arrivent pas à percevoir.

La réformation de la part pauvre de soi œuvre à aligner sur la même fréquence les dire possibles et impossibles. « *La paix* » est instaurée et « *la beauté* » est semée, favorisant ainsi un dialogue entre les profondeurs de l'âme et les nuances du monde. Dans cet espace de création, les émotions prennent vie, et chaque mot devient une porte ouverte sur de nouvelles perspectives. Le « *mot* », qui dit la mort, acquiert une dimension esthétique qui reste liée à l'imperfection, et c'est ainsi que certains fragments du possible sont façonnés dans le texte poétique.

La volonté de dire la vie permet d'advenir et de s'affirmer, cependant le projet poétique exprimé par le « *je* » dépasse l'identité personnelle, il s'épanche sur l'action massive qui peut unir un groupe derrière un même pronom personnel. L'objectif de l'écriture consiste donc à réunir les humains autour d'un destin commun et infaillible afin d'évoluer ensemble, et contribuer à ancrer dans l'intériorité de chacun un état d'esprit positif qui tend vers l'épanouissement.

1.2.L'entente secrète avec la nature

« *La terre est la libre apparition de ce qui se referme constamment sur soi, reprenant ainsi en son sein.* » (Heidegger, 1962 :34)

L'investigation intérieure de l'être renvoie au degré de son adhésion dans son extériorité et à sa manière de renouer les liens avec la terre qui l'habite. La re-découverte de la nature en tant qu'imaginaire géographique est marquée par l'enracinement de la parole dans la vie et par la fascination qui sillonne la voie vers la « *clairière de l'être* »⁹¹ (Heidegger, 1962 :39). La fusion

⁹¹ Heidegger explique la relation entre « l'éclaircie » et « la dissimulation » comme suit « La vérité est, en son essence, non-vérité. Cela est dit ainsi pour montrer, avec une netteté peut être déconcertante, qu'il appartient à l'ouvert, en tant qu'éclaircie, de se suspendre sur le mode de la réserve. Par contre, la phrase : l'essence de la vérité, c'est la non-vérité, ne veut pas dire que la vérité soit, au fond, fausseté. Elle ne veut pas dire non plus, en une représentation dialectique, que la vérité n'est jamais elle-même, mais toujours aussi son contraire. La vérité se déploie en tant qu'elle-même, dans la mesure où le suspens secret qu'est la réserve accorde, comme refus, la provenance perpétuelle de l'éclaircie, et dans la mesure où, en tant que dissimulation, il assigne à toute éclaircie

avec son identité première favorise une forme d'éclosion qui permet à la chaleur de l'intimité de dissoudre dans le monde environnant.

Le déploiement de la conscience qui mènera vers l'acheminement poétique se fait par l'intervention des différents éléments de la nature ; chaque signe constitue l'autre du moi non révélé. Bonnefoy exprime son attachement au monde minéral, notamment par la force motrice de l'eau qui se répand sur la consistance de la vie pour la raviver « *De toute notre vie au loin comme une mer/ Heureuse, élucidée par une arme d'eau vive.* » (Yves Bonnefoy, 1978 : 243) mais également par la présence de la terre, nous notons l'usage fréquent des mots « *herbes* », (Yves Bonnefoy, 1978 : 255) et « *Pierre* » (Yves Bonnefoy, 1978 : 243). L'aérien trouve également sa place dans le poème comme nous pouvons lire dans *Les Planches courbes* « *Le vent rabat dans la voile* » (Yves Bonnefoy, 2015(a) :13) ; il retranche les éléments ordinaires du monde pour atteindre une réalité plus élevée. Sa symbolique condense en elle le sens de l'émancipation, les contraintes terrestres et les limites imposées par le terrestre sont mis en berne. Nous constatons donc que l'imaginaire de la *matera prima*, ou bien des quatre éléments, démarque le territoire du poète, en ancrant la création littéraire dans les dimensions les plus cachées de la condition humaine, il crée une zone où l'être vacille entre l'immersion dans le terrestre et la quête de la transcendance. Le référent naturel fusionne dans le sens avec le monde onirique pour réinventer le réel au prisme de l'irréel, et c'est ce qui confère un caractère sublimatoire au texte poétique.

L'entente secrète entre l'extériorité de l'être et son intériorité œuvre à réaliser « *Cette épaisseur d'exister* » (Yves Bonnefoy, 1990 :281) à partir de laquelle il serait possible d'atteindre « *la vérité du monde où nous avons notre corps, nos besoins, une bonne part de nos désirs* » (Yves Bonnefoy, 1990 :295). Les analogies qui existent entre les structures intimes de « *l'esprit* » et de « *la vie* » font en sorte que chaque loi de la nature correspond à un aspect de l'intelligence créé ou incréé, d'où le caractère « *parfait* » de la terre qui en découle. Le poète dit : « *Si parfaite était-elle, / Cette terre, pour concilier esprit et vie.* » (Yves Bonnefoy, 2016 :17). La terre est une surface qui abrite un ensemble de formes symboliques susceptibles d'être modifiées en permanence, Sa perfection réside au niveau des vertus qu'elle offre à celui qui saurait adhérer son esprit au tissu du vivant. L'originalité de chacun réside dans l'abandon de soi et dans son adhérence dans la provenance de son être propre. Ce savoir-être favorise l'ouverture sur « *la vérité du monde* » qui cherche à accroître le sentiment de vie par l'attention portée au mystère de la contemplation. Le lieu, où séjourne l'homme est parsemé de régions invisibles qui entrent en résonance avec le mouvement de l'esprit ou bien avec sa transcendance afin d'atteindre « *l'ouvert* ». Bonnefoy explique que : « *cette dimension perdue et qui est sans doute ce que Rilke nommait « l'ouvert » pour indiquer le fait d'une brèche dans le réseau des notions que la langue ordinaire resserre sur chaque chose* » (Yves Bonnefoy, 1990 :263). Le poème, comme d'ailleurs l'espace terrestre, se condensent autour de cette part perdue qui donne sens à la présence de ses éléments constituants. Les contenus de l'univers recèlent donc une zone invisible qui peut être sondée par celui qui a le regard lucide. Jean Starobinsky l'appelle le « *plan caché* ». Ce critique littéraire qui a pris l'habitude de commenter les œuvres de son ami Bonnefoy, explique que :

[...] la nature est l'origine. C'est elle qui invente et qui efface les structures. C'est elle qui imprime le mouvement, c'est elle qui a doué les hommes de la faculté de se retourner contre elle : ils peuvent s'écarter d'elle dans la réflexion et la technique, ils peuvent l'entraver par la violence de leurs entreprises à courte vue. Mais c'est la nature aussi qui, à travers ces voies

l'incessante âpreté qu'est le lot de pouvoir s'égarer. Le suspens secret de la réserve veut nommer ce jeu adverse à l'intérieur de l'essence de la vérité, qui réside, dans l'essence de la vérité, entre éclaircie et réserve ». Martin Heidegger, Chemins qui ne mènent nulle part, op.cit., .p.39

obliques, incite les humains à progresser et à réaliser librement ce qui est peut-être son plan caché. (Jean Starobinsky, 1997 : 167-197, n°5)

Le caractère tacite de la nature s'avère plus prégnant que son caractère palpable. Il suscite l'éveil de l'homme qui sait développer une sensibilité vis-à-vis de « *l'origine* » des faits et enchante l'esprit qui décide du sort des « *structures* » et des « *mouvements* ». Le démarcage topographique donne un sens aux vers mais sa connotation peut détourner de la séduction des éléments ordinaires. En effet, les significations verbales entraînent avec elles, par le pouvoir de la refiguration qu'elles recèlent, un agrandissement de la référence première. La position du poète se situe au niveau de l'« *entre-deux* », l'accès à deux espaces parallèles permet d'abolir la séparation ontologique entre le visible et l'invisible, mais également entre l'homme et la nature. C'est ainsi que l'essence fondatrice de l'être peut ressurgir, et dans ce processus, « *toute réflexion de la technique* » et tous les mécanismes de la conceptualisation qui fondent l'esprit platonique sont écartés.

2. La finitude comme étant l'expression d'être au monde

2.1. La vision anti-platonique ou la rédemption de la poésie

Platon est considéré comme une figure représentative de la tradition idéaliste. La religion du concept⁹², qui a inspiré pendant une bonne période la pensée occidentale, commence à perdre sa vigueur et son impact face aux défis soulevés au XIX^e siècle. Baudelaire (Yves Bonnefoy, 1999) échappait à l'inspection de l'esprit en prenant comme boussole les points cardinaux du cœur, c'est dans ce sens où Bonnefoy disait que : « *la poésie française a été sauvée* » (Yves Bonnefoy, 2006 :41), et avec elle le lecteur français et francophone. La valorisation de l'intelligible aux dépens du sensible détrône la vision platonicienne qui célèbre l'immortalité, la permanence et les formes idéales.

Le poète attribue donc à la poésie le rôle de faire rejaillir dans la mémoire et dans l'intimité les affabulations que les mécanismes conceptuels ont fait écrouler sur le fil mince de la logique, nous lisons dans *L'imaginaire métaphysique* : « *Qu'est-ce que la poésie ? La mémoire de cette intimité à la finitude que le concept nous fait perdre.* » (Yves Bonnefoy, 2006 :41). La présence rédemptrice fait ressaisir à la mort les titres de noblesse qu'elle a failli perdre en donnant suite à l'appel du matérialisme. Dans son recueil intitulé *Anti-platon*, l'auteur corrobore ces propos :

*« L'arme monstrueuse une hache aux cornes d'ombre portée sur les pierres.
Arme de la pâleur et du cri quand tu tournes blessée dans la robe de fête.
Une hache puisqu'il faut que le temps s'éloigne sur ta nuque,
O lourde et tout le poids d'un pays sur tes mains l'arme tombe. »* (Yves Bonnefoy, 1978 :34)

La description du « *platonisme* » est bousculée vers une facette allégorique qui prend un caractère menaçant, elle se tourne contre son propre manipulateur dans ses moments de réussite les plus glorieux en mettant en lumière la césure qui existe entre les idéaux et la réalité

⁹² Le processus de l'échantillonnage et la synthèse des vérités qui fondent l'esprit mathématicien revient principalement à Platon⁹². Par le fait d'outrepasser les « *mathématiques* », qui proposent un champ possible de « *l'additionnabilité* » des nombres, le sujet frôle les contrées de la « *métamathématique* » qui recourt à « *la non-additionnabilité* » pour évoquer les idéaux⁹². Les représentations obtenues se rangent par leur portée qualitative dans le monde des idées et forment ce qu'on appelle « *le concept* ». (Robert Petkovešk, 2004 :263-264).

vécue. « *La pâleur* » et le « *cri* » gangrènent les moments festifs du « *pays* » qui attache son destin à cette pensée. Lorsque l'être y est ancré, il se repère par rapport au temps chronologique qui l'écarte de son axe ordinaire et se voit leurré par le principe de la permanence et de la continuité. Cette situation pervertit sa relation avec le monde et avec sa réalité, Yves Bonnefoy dit dans ce sens :

« [...] on meurt dans ce monde et pour nier le destin l'homme a bâti des concepts, cette demeure logique, où les seuls principes qui vaillent sont de permanence et d'identité. Demeure faite de mots, mais éternelle. » (Yves Bonnefoy, 1993 :9)

La structuration et l'organisation des idées repose sur la conceptualisation qui, tout en apportant clarté et rigueur, peut priver l'être de certaines capacités relatives à l'imagination et à la rêverie. Cette disposition affecte négativement la flexibilité de l'esprit et la liberté de penser. En se rebellant contre son destin, l'être ne fera en réalité que courir à sa perte.

Le processus de la dégradation qui affecte le corps dans son rapport indéfectible à l'âme reste une considération dont l'importance est mise en berne. Seul compte cette partie réelle de l'être qui est perçue par les yeux de l'esprit. Dans son recueil poétique l'*Anti-Platon*, le poète compare sa propre vision du monde à celle du platonicien :

« *Nous sommes d'un même pays sur la bouche de la terre.
Toi d'un seul jet de fonte avec la complicité des feuillages
El celui qu'on appelle moi quand le jour baisse
El que les portes s'ouvrent et qu'on parle de mort.* » (Yves Bonnefoy, 1978 :38)

« *La complicité des feuillages* » est l'expression du modèle relationnel qui unit le platonicien et le « *toi* » autour d'un « *même pays* ». Cet adversaire, dont les positions dérangent, se fait penser au cœur de l'œuvre poétique, parce que ses positions unissent un grand nombre de citoyens universels. « *Le feuillage* » crée un réseau d'intersubjectivité entre le « *toi* » et les aléas de l'immédiateté. Cependant, le poète, « *qu'on appelle moi* », rebute les modes de vie factice qui enchantent l'autre, il dit : « *Éternité, je te hais !* » (Yves Bonnefoy, 1978 :37). Il ne se laisse pas dévorer par l'immédiateté en se positionnant dans un présent qui s'ouvre sur « *la mort* ».

L'âme est perçue dans ce sens à partir d'un caractère qui est à la fois pré-empirique et post-empirique, sa chute dans le corps ne constitue qu'une phase d'existence éphémère qui prend fin au moment même de la mort. Mais, l'être ne disparaît pas avec la fin de l'expérience « *palpable* », son essence s'inscrit dans la logique de la continuité.

La distanciation éthique entre le poète et le platonicien n'a pas empêché l'un ou l'autre d'occuper le même cocon terrestre. Peut-être même que vouloir exister impose les conditions du vivre-ensemble, cependant l'auteur mène implicitement son lecteur à s'atteler à sa réflexion, il l'invite à s'identifier à son propre « *moi* » poétique en tressant son être avec l'éthique de la finitude et la texture de l'instant.

La présence rédemptrice vise donc à reconstruire une certaine « *intimité* » avec l'éphémère, de manière à ce que le conflit entre l'éthique et le concept signe une rupture avec la logique. La volonté de connaître la spécificité de l'être et de découvrir le goût de son intériorité permet donc de penser sa déchéance et son unité perdue. L'anti-platonisme est donc lié à la pensée de la finitude qui rapatrie l'être dans le moment présent.

2.2. Le plaisir de la finitude

L'enjeu poétique propose un modèle éclairant d'une existence épanouie en faisant germer le plaisir de penser la finitude. La méditation créatrice se présente comme une responsabilité éthique envers les lecteurs qui sont appelés à suivre le cheminement de la parole et à dévoiler l'expression de l'altérité derrière le sujet poétique. C'est un acte qui permet de mourir poétiquement et de murir affectivement.

La finitude, en tant que vérité, est exprimée à travers « *cette lumière des mots* » ou bien encore à travers « *la mort [...] imaginée* » (Yves Bonnefoy, 1990 :190), permettant ainsi l'accès à l'« *arrière-pays* ». Elle invite à une réflexion profonde sur l'essence de l'être et sur le sens de l'existence en se rendant active dans le texte. Bonnefoy dit : « *Et parole vécue mais infiniment morte/ Quand la lumière enfin s'est faite vent et nuit* » (Yves Bonnefoy, 1978 :92). La lucidité de la parole prononcée par tout individu se transforme en obscurité par l'effet de la finitude. Ce dynamisme qui emporte corps et mots célèbre la désintégration de tous les existants et invite chacun à penser sa propre métamorphose.

La mort se présente dans un caractère protéiforme, la figure de Douve qui traverse *Du mouvement et de l'immobilité de Douve* en est une parfaite illustration ; ses identités multiples font référence à des entités corporelles aussi bien fixes qu'évanescentes. Cette dimension changeante est l'expression de la transcendance de la matière dans la mesure où elle permet d'atteindre l'immensité de la conscience. Dans le poème ci-dessous, l'« *espace charnel* » s'anéantit progressivement, en toute beauté. Ce processus est marqué par la participation active des insectes nécrophages ou bien de ce qu'appelle le poète « *les princes-noirs* », il inscrit ainsi le particulier dans le général et convertit l'intense en possible :

« *Je vois Douve étendue. Au plus haut de l'espace charnel je l'entends bruire. Les princes-noirs hâtent leurs mandibules à travers cet espace où les mains de Douve se développent, os défaits de leur chair se muant en toile grise que l'araignée massive éclaire.* » (Yves Bonnefoy, 1978 :54)

Le néant de l'abîme devient transparent en matière de poésie, il « *développe* » le pouvoir suggestif du corps de « *Douve* » en présentant une scène animée par les insectes de la mort. L'araignée expose une « *toile grise* » qu'elle éclaire par la vérité des choses, elle laisse entendre les insectes de la mort « *brui[r]* » autour d'elle. Cette ambiance porte aux nues l'état d'un corps dont les os sont « *défaits* », ou bien d'un corps qui déboulonne ses formes en s'abandonnant à son anéantissement. La décomposition du sensible est une disparition progressive de l'« *ici* », une préparation à ce n'être plus, qui confère par la force de l'expression de la vérité, un dynamisme qui peut être restituable par le jeu des mots (« *être* », « *n'être* » et « *naitre* »)

L'« *intercorporéité* » qui s'opère entre la terre et le corps de Douve tend à se transformer en une incorporation. En d'autres termes, la régression du corps qui se fait par le développement de « *Douve* » aspire à faire valoir les conditions du possible, et à donner un espace de parole aux visions d'un poète fasciné par la finitude. La poésie de Bonnefoy cherche donc à célébrer l'avènement de l'être en centralisant les points de force de l'humain dans ses maillons intérieurs, là où la vie et la non-vie se rencontrent. Ce mouvement ostentatoire, qui définit la dynamique fondamentale de toute existence, trace la voie de la quiétude intérieure et instaure une harmonie entre l'individu et son monde environnant.

La mort s'inscrit dans la quête de l'épanouissement chez Bonnefoy, elle fait de la destinée humaine un moyen pour reconstruire une affinité avec le sentiment de la présence. En effet, le bonheur ne jaillit pas des images où se projette le cortège de sa déchéance physique, il

se dégage de la comparaison entre sa situation actuelle et son devenir. Il s'agit de profiter de la vie au moment où la mort s'affirme comme un destin inéluctable.

Le poète crée un pont dialogique entre la finitude et la plénitude. L'exploration de cette perspective ontologique fait de la tombe une destination commune qui réoriente en permanence la voie de l'être. L'individu peut donc conjurer cette étrangeté existentielle marquée par l'inquiétude, l'ennui et le vide ontologique pour renouer les liens avec la terre avec ses différents composants. La flamme du vivant est donc ranimée par la magie de la poésie qui chante l'obscurité de la mort en détruisant les prestiges du concept.

Pour résumer, le poème-terre détruit la conception platonique et re-pense la manière d'habiter poétiquement la terre. Cette quête de l'harmonie première définit la maturité de l'existant à partir de la prédisposition à êtreindre un mode de conscience qui célèbre en permanence l'anéantissement perpétuel de l'existant, mais elle instaure également un système de pensée basé sur la présence et la rencontre. Elle est donc perçue comme une aspiration à l'éclatement, dans la mesure où la mort négocie l'ouverture renouvelée sur la vie. La conceptualisation se présente, dans ce sens, comme une pensée de faille qui glorifie la temporalité de l'être en étouffant le souffle de la rêverie et de l'imagination. Bonnefoy tisse dans sa poésie une certaine affinité avec l'esthétique de l'imperfection qui célèbre « *l'anti-concept* », c'est ainsi que la relation de l'être avec soi-même et avec le monde peut rebuter les modes de vie factices qui sont préconçus par la facette fragile de l'existant. Le texte définit son axiologie par la destruction de la banalité, il porte un message de *sensibilisation visant le développement durable*. Le lecteur est donc invité à plonger dans le fleuve des signes afin d'œuvrer à sa petite échelle à servir un bienfait commun. Le désir de réorienter l'avenir de la terre peut être cerné par la magie des vers et par la noblesse des mots. C'est à partir de ce mode de transmission qu'on peut re-penser le monde, réorienter la terre, espérer, exister et surtout contribuer à ce sentiment d'exister !

Bibliographie

1. Œuvres d'Yves Bonnefoy

1.1. Poèmes et proses poétiques

- BONNEFOY, Y., (1978), *Poèmes, Du mouvement et de l'immobilité de Douve, Hier régnant désert, Pierre écrite, Dans le leurre du seuil*, Paris, Gallimard.
(2016) *Ensemble encore*, Paris, Mercure de France.
(2015, a), *Les Planches courbes, précédé de Ce qui fut sans lumière et La vie errante*, Paris, Gallimard.

1.2. Essais

- BONNEFOY, Y., (2015), *L'hésitation d'Hamlet et la décision de Shakespeare*, Le Seuil.
(2006), *L'imaginaire métaphysique*, Paris, Editions du seuil.
(1990), *Entretiens sur la poésie (1972-1990)*, Mercure de France, Paris.
(1993), *L'improbable*, Mercure de France.
(1999), *Lieux et destins de l'image. Un cours de poétique au collège de France, 1981-1993*, Paris, Le seuil.

2. Ouvrages philosophiques et critiques.

Cohen, J., (1966), *Structure du langage poétique*, Paris, Flammarion.

Lévinas, E., (1971), *Totalité et infini, Essai sur l'extériorité*, Kluwer Académie, Martinus Nijhoff.

Heidegger, M., (1976), *Acheminement vers la parole*, Paris, Gallimard.

(1962), *Chemins qui ne mènent nulle part*, Paris, Gallimard.

Petkovešk, R.,(2004), *Le statut existentiel du platonisme, Platon dans l'analytique existentielle de HEIDEGGER*, Berne, Peter Lang SA.

3. Revues

Starobinsky, J., (1997), « La perfection, le chemin, l'origine », *Conférence*, N°5, automne 1997, pp167-197.

Benjelloun-Touimi, S. (2022), « Yves Bonnefoy ou la poésie de la guérison », in *Les Cahiers Linguatek- La Faute*, Editura POLITEHNIUM Iasi, No11-12, pp143-157.

